

Zeitschrift:	Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques
Herausgeber:	Revue de Théologie et de Philosophie
Band:	36 (1903)
Heft:	1
Artikel:	Du rôle de la critique biblique : dans l'enseignement religieux et dans la prédication
Autor:	Lombard, Emile
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-379737

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 22.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

DU ROLE DE LA CRITIQUE BIBLIQUE

dans l'enseignement religieux et dans la prédication¹

PAR

EMILE LOMBARD

La question qui se pose pour nous, dans les termes que je viens d'énoncer, est de celles qui concernent le plus directement l'exercice du saint ministère. Il s'agit de savoir si le pasteur, fonctionnant comme prédicateur et comme instructeur de la jeunesse, doit tenir compte, et dans quelle mesure, et comment, de la science connue sous le nom de critique biblique, s'il faut qu'il en ignore, ou qu'il en utilise en quelque manière les résultats actuels. Essentiellement pratique, cette question demande à être résolue pratiquement. Nous laisserons donc de côté, autant que faire se peut, les considérations abstraites, pour nous placer sans cesse sur le terrain des faits.

Notre plan sera des plus simples. Le rapprochement de ces deux expressions : science critique et ministère pastoral, suggère trois idées, auxquelles correspondront les trois chapitres du présent travail. Il y a d'abord un principe à poser, puis des difficultés à reconnaître, enfin des mesures pratiques à prendre.

On se demandera peut-être pourquoi nous n'avons pas adopté un titre qui fasse entrer en ligne de compte la cure

¹ Travail lu à la conférence des pasteurs nationaux du Val-de-Ruz.

d'âme. Mais les exigences et les procédés de cette fonction pastorale, — la plus importante de toutes, — échappent par leur complexité à une discussion d'où l'on désire exclure et les généralités banales et les accumulations de détails fastidieux. Nous traiterons donc la question sous la forme circonscrite que nous lui avons donnée, sans pour cela nous interdire, lorsque le besoin s'en fera sentir, une petite incursion hors des limites, toutes relatives, de notre sujet. On verra à appliquer, *mutatis mutandis* et dans un sens très large, à la cure d'âme, ce que nous dirons en nous plaçant au point de vue du pasteur qui prêche et qui instruit.

Ce n'est pas, — est-il besoin de l'ajouter ? — à des collègues qui sont mes aînés dans le ministère que j'ai la prétention de montrer la route à suivre. Je me borne à reproduire des opinions plus autorisées que la mienne, dans l'espoir de fournir à ceux qui m'entendent l'occasion d'exprimer aussi la leur.

I

D'abord, en principe, la critique biblique a-t-elle à jouer un rôle dans la tâche homilétique et catéchétique du pasteur ?

Répondons tout de suite : oui, s'il est vrai que le pasteur doive donner la Bible aux fidèles pour ce qu'elle est et non pour ce qu'elle n'est pas. La critique biblique, il n'est pas libre de l'écartier comme une théorie ; elle s'impose à lui comme un fait. Nous ne parlons pas ici des vues particulières de tel docteur ou de telle école, mais de ce résultat général et désormais acquis : c'est que les livres de la Bible ont une histoire et relèvent à ce titre de la méthode historico-critique, celle qui cherche, en présence d'un écrit donné, à le classer d'après son âge, son origine, sa tendance, à vérifier et, s'il y a lieu, à rectifier les renseignements qu'il donne sur lui-même, à l'expliquer par les circonstances qui l'ont vu naître et par la mentalité de l'auteur à qui l'on croit devoir l'attribuer. La doctrine théopneustique n'est qu'une manière commode de supprimer le problème. Du moment qu'on pro-

clame le canon indéfectible, on a une réponse toute faite aux questions d'authenticité, d'époque, d'intégrité. De même, par le dogme de l'infalibilité papale, le catholicisme s'est ôté la peine de légitimer une autorité désormais divinisée.

A peine trouverait-on aujourd'hui, dans nos cercles pastoraux, quelques partisans attardés de l'inspiration plénière. Or, du moment qu'un pasteur admet, — avec plus ou moins de réserves, mais admet, — que la Bible n'est point une dictée divine¹, mais se compose de divers éléments dont la provenance et la valeur peuvent faire l'objet d'une discussion rationnelle, il n'a pas le droit de prêcher et de catéchiser comme s'il pensait autrement.

N'y aurait-il là qu'un devoir de sincérité, qu'on nous comprendrait d'en envisager l'accomplissement comme désirable et nécessaire. Mais il y a plus. Au point de vue de l'édification, la Bible gagne à être connue sous le jour nouveau où les travaux de la science biblique nous la font voir. Qu'on ne m'oppose pas, en guise de réfutation par l'absurde, les hypothèses des Havet et des Maurice Vernes, qui situent *tous* les écrits prophétiques après l'exil; celles des Loman, des Van Manen, des Steck, des Friedrich, qui reportent au deuxième siècle *toutes* les épîtres pauliniennes. Le tact critique consiste justement à distinguer les données acquises des opinions contestables, et il n'y a absolument rien à conclure, contre une méthode légitime en soi, des excès et des erreurs de quelques-uns de ceux qui s'en réclament. A considérer l'ensemble des recherches entreprises et des résultats obtenus, il faut reconnaître que la science biblique a rendu service à la piété chrétienne. Et cela non pas seulement, comme on le dit souvent, en permettant aux lecteurs du saint livre d'en séparer en connaissance de cause les éléments caducs d'avec les éternels. Parler ici d'*élimination* n'est ni suffisant, ni même exact,

¹ La théopneustie repoussait ce terme, mais on a persisté à le mettre à sa charge, et en cela elle n'a eu que ce qu'elle méritait. Il est parfaitement illusoire, quand on affirme que Dieu nous a donné un canon *infaillible*, d'affirmer en même temps que cela n'exclut pas le rôle de l'individualité des auteurs canoniques, qui, eux, *ne furent pas infaillibles*.

puisqu'il ne s'agit pas de rejeter quoi que ce soit, mais de mieux apprécier le tout par une plus juste distinction des parties. La vérité est, — pour emprunter à Auguste Sabatier une de ces formules pleines et définitives dont il avait le secret, — que « nous n'avons plus devant nous un recueil d'oracles divins, un code de doctrines surnaturelles, mais une série de documents historiques, qui jalonnent une évolution religieuse dont ils sont tout ensemble les produits et les témoins¹. » Les écrivains sacrés, ces hommes qui ont, à leur manière, selon la mesure de leur foi et de leur connaissance, rendu témoignage à ce qu'ils croyaient et savaient, nous inspirent une sympathie beaucoup plus réelle et plus effective que des scribes miraculeusement préservés d'erreur. Et les événements qu'ils nous racontent, les mythes qu'ils nous transmettent, les essais d'explications qu'ils nous donnent du mystère divin, tout cela s'anime, se colore, s'enrichit de poésie et de signification religieuse, sitôt qu'on cesse d'en faire un ensemble systématique de miracles à admettre sans contrôle et de dogmes à accepter sans examen.

Déjà la foi trouve son intérêt, par exemple, à ne plus se confondre avec l'aveugle créance accordée à telle histoire dont la nature fabuleuse aurait été reconnue depuis long-temps, si on l'avait lue dans tout autre livre que la Bible ; à ne plus être réduite à excuser Dieu de tel crime commis en son nom par tel personnage biblique et manifestement approuvé par l'historien sacré ; à ne plus trouver le moindre scandale aux contradictions que renferme la Bible, contradictions toutes naturelles du moment qu'il s'agit d'une collection *humaine de livres humains*. Mais on ne saurait trop le répéter : l'avantage de la méthode historique n'est pas seulement de nature négative : il est positif au premier chef.

Autrefois, la loi mosaïque était regardée comme la base du développement religieux d'Israël. Autant dire que ce développement se réduisait à rien. Aujourd'hui, sans méconnaître l'importance du rôle de Moïse comme initiateur, nous nous

¹ *La vie chrétienne et la théologie scientifique.* (Revue chrétienne, 1^{er} janvier 1900, p. 12.)

rendons compte que bien au contraire la loi telle que nous la possédons est le produit de l'évolution de l'hébraïsme, ce qui nous permet de reconnaître la grandeur extraordinaire du prophétisme, appelé par excellence, et à si juste titre, le miracle de l'histoire d'Israël. Ainsi, la méthode historique, mieux que la théopneustie, nous rend manifeste le caractère progressif de la révélation.

Sa supériorité éclate également en ce qu'elle nous donne, en accusant davantage les traits personnels des héros et auteurs bibliques, une idée moins uniforme, plus vivante et plus féconde de l'action de Dieu dans les cœurs. — L'exégèse, jadis, conciliait tant bien que mal les données des épîtres de Paul et celles des Actes, relativement à l'attitude respective de Paul et des Douze vis-à-vis de la loi. Il en résultait un certain effacement du caractère de Paul et du rôle joué par lui dans l'orientation du christianisme vers l'universalisme. Aujourd'hui nous savons voir dans ses épîtres, non plus seulement des traités théologiques dont l'occasion importait peu, mais des documents biographiques appelés à compléter, voire même à rectifier le témoignage des Actes. Sans dénier à cet écrit toute valeur historique, comme le voulait l'école de Tubingue, nous faisons la part des atténuations et altérations explicables chez un hagiographe paulinien de l'âge postapostolique, et la grande figure de l'apôtre des Gentils se dresse devant nous, dans toute son originalité et sa puissance.

Mais nous sommes surtout redevables à la science critique d'avoir, comme on l'a dit, « retrouvé l'humanité du Sauveur. » Même les négations d'un Strauss et d'un Bruno Bauer, même les irréverences d'un Renan, ont contribué à ce résultat par la force avec laquelle elles ont porté la question christologique sur son vrai terrain. Actuellement, si une foule de points, dans la vie de Jésus, demeurent obscurs, il n'y a pas moyen de faire abstraction de sa personne telle qu'elle ressort des récits synoptiques. La dogmatique ne perd pas ses droits ; mais du moins ne peut-elle plus se substituer à l'histoire. Toute théologie chrétienne devra dès lors être christocentrique dans le sens le plus concret du mot, puisqu'elle

aura à fournir, comme norme de sa valeur, une explication intelligible du rapport que la foi suppose entre le Jésus qui a vécu, parlé, souffert à une époque et dans des circonstances précises, et la vie intérieure des croyants de toute race et de tout temps. Qui dira que ce ne soit pas un gain ?

Inutile, après cette constatation, de multiplier les exemples. Au point de vue télologique, qui est celui de la piété, la critique édifie au lieu de détruire. Qu'en résulte-t-il ? C'est que le pasteur arrivé à une telle conviction ne peut pas ne pas être acquis à l'idée de faire bénéficier ses paroissiens des progrès accomplis dans cet ordre de connaissances.

Et puisqu'il importe avant tout qu'il y soit initié lui-même, il ne négligera rien pour se tenir au courant des recherches bibliques actuelles. Cette tâche lui sera d'autant plus facilitée qu'il aura reçu à la Faculté une préparation scientifique plus complète et plus solide. Dans l'intérêt même des Eglises, il faut s'opposer à toute tentative de rabaisser le niveau des études théologiques. Mais si les leçons de l'auditoire sont indispensables, elles ne doivent être qu'un commencement. Ceux-là n'ont rien à se reprocher, qui placés à la tête de paroisses considérables, sont positivement empêchés de travailler pour leur compte. Il est d'autres pasteurs, malheureusement, qui délaissent de parti-pris la théologie, en particulier l'étude rationnelle de la Bible. Au milieu d'occupations absorbantes et souvent exténuantes, un médecin de campagne, s'il est sérieux, s'astreint à lire les périodiques qui le renseignent sur le progrès de son art. Nous, dont la vocation est d'enseigner, d'exhorter, de consoler sans cesse la Bible à la main, ne tiendrons-nous pas à honneur de connaître les travaux scientifiques dont la Bible est l'objet ?

Tâche immense, à vrai dire, même pour un pasteur ayant du temps de reste. M. Ch. Mercier, dans les conclusions d'un rapport sur le sujet qui nous occupe¹, s'exprime comme suit : « Il est très vivement à désirer que tout pasteur et, si possible, tout éducateur religieux de la jeunesse, connaisse

¹ Voir *Christianisme au XX^e siècle*, 9 mai 1902, p. 147.

personnellement les principaux résultats de la science biblique. » Ce *personnellement* demande à être expliqué. Si par là on doit entendre que chacun refasse sur les textes originaux les recherches qui ont abouti à ces résultats, il faut convenir que M. Mercier réclame l'impossible. Dans l'état actuel de la science théologique, il n'y a guère moyen, pour le professeur même le plus distingué, d'apporter à ses étudiants un cours tout entier de première main, si ses leçons embrassent une matière de quelque étendue. Comment dès lors un pasteur, qui n'a jamais qu'un nombre limité d'heures à consacrer à l'étude, pourrait-il faire ce qu'un théologien de profession ne fait pas ? Disons plutôt que l'examen personnel et approfondi d'un sujet, — si restreint soit-il, — lui est indispensable, précisément pour lui apprendre à utiliser avec intelligence les travaux d'autrui. Il est une sûreté d'appréciation qui s'acquiert de la sorte, et qui, sans tenir lieu d'un contrôle direct, permet de s'en passer, cas échéant, avec le moins de désavantage possible. Si un choix devait être fait, à cet égard, entre les documents de l'ancienne et ceux de la nouvelle alliance, les premiers devraient avoir la préférence. La connaissance du génie hébreu facilite, je dirai même implique celle de la plupart des écrits du christianisme primitif, et peut éviter, au lecteur de tel ouvrage sur Jésus et les apôtres, la mésaventure de se laisser prendre à des erreurs grossières. — Le rappeler n'était pas inutile. Que chacun toutefois établisse comme il l'entend son programme d'études. L'essentiel est d'en avoir un.

II

Supposons maintenant un pasteur suffisamment informé des principaux résultats de la critique et convaincu de la nécessité de les utiliser dans son ministère. Comment s'y prendra-t-il ? C'est ici que les plus grandes difficultés commencent, par le fait des préjugés qui règnent contre la critique et tout ce qui s'y rattache.

S'il n'y a plus aujourd'hui qu'une minorité de pasteurs

théopneustes, il n'y a encore qu'une minorité de laïques¹ qui aient cessé de l'être. La plupart ne connaissent pas le mot, mais sont restés fidèles à la chose. Ils lisent la Bible comme les Musulmans lisent le Coran. Ils lui attribuent la même autorité extérieure et magique que les catholiques au pape parlant *ex cathedra*. Je ne dis pas qu'ils ne soient capables, en général, d'heureuses inconséquences qui atténuent les inconvénients de cette bibliolâtrie. Mais ce ne sont que des inconséquences ; leur théorie est celle du bloc. Ainsi, une mère de famille n'ira pas lire à ses enfants l'histoire de Tamar, ni celle des filles de Lot. Pour sa propre nourriture spirituelle, elle choisira le chapitre XL d'Esaïe, de préférence au chapitre XI du Lévitique, où sont énumérées les diverses espèces d'animaux purs et impurs. Mais parlez-lui d'expurger la Bible *ad usum puerorum* ; insinuez-lui qu'il vaut mieux, dans l'intérêt même de l'édification, n'y pas chercher une inspiration divine sous chaque mot : elle vous répondra triomphalement par la citation de 2 Tim. III, 16 : « Toute l'Ecriture est divinement inspirée et utile, etc., etc., » sans s'inquiéter de savoir si la traduction d'Ostervald est bien exacte et sans s'apercevoir qu'avec cette façon fragmentaire et péremptoire de citer l'Ecriture, on postule justement ce qu'il s'agirait de démontrer.

Lisez, dans l'ouvrage du révérend R. Heber Newton : *La Bible, son usage légitime et ses abus*², l'énumération si judicieuse qu'il fait des « manières irrationnelles de se servir de la Bible. » Chaque exemple cité par lui vous en rappellera d'autres, que vous aurez eu l'occasion d'observer d'après nature. Tous nous en pourrions nommer, de ces personnes pieuses qui, « ravalant la Bible au niveau d'un oracle païen, » l'ouvrent au hasard pour savoir ce qu'elles ont à faire ou à penser dans une circonstance déterminée ; de ces interprètes bien intentionnés, qui travertissent en prédictions les pro-

¹ Je parle ici, bien entendu, des laïques pieux, de ceux tout au moins qui ont des croyances ou des habitudes religieuses.

² Traduit par J. de Mestral-Combremont, avec préface de M. Roberty. (Eggi-mann, Genève, et Fischbacher, Paris.) Voir p. 95 et suiv.

phéties et s'acharnent à en trouver la réalisation littérale dans les événements contemporains ; de ces allégoristes dogmatiques, qui de n'importe quel texte, se chargent d'extraire leur doctrine de prédilection. Un jeune prédicateur américain, nous apprend le révérend Newton, « démontrait comme quoi la corde écarlate dont Raab l'hôtelière se servit pour faire descendre ses visiteurs des fortifications était le type du sang expiatoire de Jésus. » Je tairai le nom d'un prédicateur suisse qui le trouvait figuré, ce sang, par la mer Rouge qu'eurent à traverser les Israélites pour sortir du pays de l'oppression¹. Et soyez sûrs que de pareils sermons, qu'on se cite entre pasteurs comme derniers vestiges d'un genre fossile, correspondent au contraire à la mentalité présente d'un grand nombre de laïques. Pour eux, expliquer la Bible, — on s'en rend compte dans les réunions où ils prennent la parole, — c'est coudre ensemble tant bien que mal des textes arrachés de leur contexte, de manière à leur faire dire tout ce qu'on veut. Entre de tels abus, et la division artificielle de la Bible en versets, le rapport est facile à marquer. Une chrétienne non dépourvue d'instruction, ayant en mains une édition où cette division était indiquée en marge, mais non introduite dans le texte lui-même, déclarait que pour elle la Bible ainsi imprimée n'était plus la Bible. Indice non équivoque de l'usage superstitieux qu'elle en faisait. Au moyen d'un seul passage arbitrairement isolé et érigé en formule du vrai absolu, sans nul souci des contingences historiques auxquelles il empruntait son sens et sa valeur, quelle thèse ne peut-on soutenir, quelle formation de secte nouvelle ne peut-on justifier ? Au reste, ce procédé est en usage aussi bien dans les Eglises officielles que dans les conventicules dissidents. Quand il s'agit de refuser aux femmes le suffrage ecclésiastique et le droit d'élever la voix dans une réunion religieuse, quelle est la principale raison mise en avant ? C'est que saint Paul, pour mettre fin à certains désordres, écrivait aux Corinthiens, il y a dix-neuf

¹ Le comble est encore de voir dans Abraham, Isaac et Jacob, *le type des trois personnes de la Trinité* !

cents ans : « Que les femmes se taisent dans les assemblées. » Je ne discute pas la chose elle-même. Je constate la faiblesse de l'argument. Longtemps, qu'on s'en souvienne, l'esclavage a été légitimé au nom de la Bible interprétée de cette manière. De même, encore aujourd'hui, on légitime la guerre, le service militaire, la peine de mort.

Avec cette méconnaissance funeste des conditions de temps et de lieux, va de pair l'obligation où se croient encore bien des gens d'accepter comme nécessairement vrai tout ce qu'affirme ou raconte la Bible, de lui attribuer notamment en géologie, en cosmologie, en physiologie, une infaillibilité qu'elle n'a point et à laquelle elle ne prétend pas. « Le lapin rumine, » lisons-nous dans le Lévitique. Fermement appuyé sur cette parole, un brave homme soutenait contre un vétérinaire, puis contre un pasteur appelé à la rescouasse, que le lapin était un ruminant. « Moïse l'a dit, Monsieur le pasteur. » D'autres fois, une absurdité qui n'est nullement imputable à l'auteur biblique lui est néanmoins attribuée *ad majorem gloriam Dei*. Ainsi, plutôt que de reconnaître dans le livre de Jonas une parabole d'une haute portée universitaire, on rééditera la classique niaiserie : « Dieu aurait pu créer un homme capable d'avaler une baleine. » Il est humiliant de voir un Moody ramasser des arguments pareils, pour la plus grande joie des détracteurs du christianisme¹.

Il n'y a pas à se le dissimuler. Cet obscurantisme scripturaire compte encore une foule d'adeptes dans nos milieux protestants. Les exemples que j'ai cités ne peuvent pas être récusés comme exceptionnels. Ce sont les menus brins de paille qui révèlent la direction du courant. Si les personnes bien pensantes, à tendance séparatiste, érigent en système le *credo quia absurdum* et mesurent la foi d'un chrétien au nombre d'invraisemblances historiques ou scientifiques qu'il accepte sans sourciller, — parce qu'il les trouve dans la Bible, — la grande classe des indifférents, aussi étrangère

¹ Cf. Wilfred Monod, *L'évolutionnisme est-il anti-biblique?* (Revue chrétienne, 1^{er} janvier 1902, p. 32-33.)

que possible à ces questions d'orthodoxie, n'en éprouve pas moins une méfiance instinctive et profonde à l'égard de tout changement apporté aux traditions religieuses dans la possession desquelles elle s'endort. « Je suis pour le progrès, » disait un radical bon teint ; « mais en religion, j'estime qu'il faut être conservateur. » Ce propos, que j'ai entendu, exprime assez bien, en l'exagérant un peu, l'opinion courante. La majorité des membres de nos Eglises, hommes sans besoins religieux très intenses, tiennent cependant, comme ils disent, à « leur religion, » mais à la condition qu'on ne les oblige pas à se demander ce qu'ils croient, ni pourquoi ils le croient. Entendent-ils parler, par accident, des discussions relatives à l'authenticité de tel passage, à l'historicité de tel fait ? Ils en veulent à ceux qui, en posant certaines questions, en montrant qu'elles doivent être posées, rappellent au monde chrétien que « la vérité, sans la recherche de la vérité, n'est que la moitié de la vérité. » Je faisais allusion tout à l'heure aux médecins qui, consciencieusement, s'enquièrent des plus récentes controverses relatives au traitement de l'appendicite ou à la transmission de la tuberculose bovine. Il est temps de remarquer qu'ils y sont encouragés par leur clientèle, que même elle l'exige d'eux. Tandis qu'un pasteur qui se met au courant des progrès de la science théologique et qui s'y conforme dans sa manière de prêcher et d'enseigner, aura bien des chances d'être regardé de travers. Telle est la force du préjugé théopneustique, même chez les hommes les moins suspects d'affinités spirituelles avec les Gausser et les de Gasparin.

Constater le fait c'est, en un sens, corroborer par une démonstration des plus concluantes les raisons qui nous ont amené à qualifier de nécessaire le rôle de la critique dans l'activité pastorale. A un état de choses provenant de la méconnaissance des droits de cette science, cette science seule peut remédier. Mais cela même qui nous atteste la nécessité de la tâche à entreprendre, est ce qui nous en montre le mieux la difficulté. Nous n'avons pas à compter sur l'approbation, encore moins sur la gratitude, de ceux au profit de

qui nous nous efforcerons de monnayer le résultat de nos études. Comme la théologie scientifique en général, la critique biblique est impopulaire. Son nom même choque bien des gens qui n'en saisissent pas la signification technique. Trouver à redire à la Bible, la *critiquer* : ce ne peut être, pense-t-on, que le fait de la présomption la plus sacrilège et la plus vaine. « *O cælum ! ô terra ! corrigi fit Evangelia !* » s'écriaient les moines ignares à l'apparition des doctes travaux d'Erasme. Le même esprit, — si tant est que cela soit de l'esprit, — inspire les pesantes plaisanteries dont on accable critiques et exégètes dans tous les milieux où l'on se pique de piété. Il n'y a d'exception qu'en faveur des auteurs d'ouvrages à tendance apologétique, qui, tout en acceptant en théorie les méthodes nouvelles, accomplissent le tour de force de maintenir à peu près telles quelles les anciennes positions. Leurs conclusions conservatrices rassurent les croyants intrépides qu'épouvantait la perspective d'avoir peut-être à changer d'avis ; on leur sait gré de ce service ; leurs noms sont cités favorablement et l'on va même jusqu'à lire leurs livres.

Ainsi, la science biblique n'est comprise et tolérée que pour autant qu'elle se borne à monter la garde autour des doctrines orthodoxes. Il ne faut pas qu'elle aspire à devenir un facteur de rénovation et de progrès ; c'est alors que la honnissent en chœur tous ceux qui auraient le plus besoin d'être éclairés par elle.

III

Si toutefois il est bon de ne pas nous faire d'illusions, il ne faudrait pas non plus pécher par excès de pessimisme. Nous pouvons, non pas changer du tout au tout la situation en présence de laquelle nous nous trouvons, mais l'améliorer en quelque mesure, et préparer le temps où la science et la foi feront bon ménage au sein de nos Eglises, comme aujourd'hui déjà dans l'esprit d'une élite de chrétiens. L'essentiel est, je crois, de procéder avec assez de réflexion et de méthode pour éviter à la fois des ajournements dangereux et des éclats pour le moins inutiles.

M. Charles Lelièvre, dans un article sur l'*Autorité en matière d'enseignement religieux*¹, combat la théorie qui veut que les Eglises non encore mûres pour une conception plus spiritualiste du dogme et de la Bible, soient maintenues provisoirement dans la croyance en l'autorité extérieure dont il semble qu'elles ne puissent se passer. Le pasteur devrait s'y prendre, avec ses paroissiens et catéchumènes, comme un père qui se garde de retirer à ses enfants mineurs les appuis pédagogiques dont ils ont besoin. Quoique arrivé pour son compte à voir dans la Bible autre chose qu'une dictée infallible de Dieu, il devrait s'astreindre, — par crainte du scandale, — à ne rien faire et à ne rien dire qui pût ébranler leur foi en cette infaillibilité. M. Lelièvre n'a pas de peine à montrer le vice du système. « Le père de famille, observe-t-il excellentement, s'il est vraiment à la hauteur de sa tâche,... donne avec autorité une instruction élémentaire qu'il ne peut ni ne doit justifier aux yeux de l'enfant ; mais la science qu'il donne n'est autre que celle qu'il accepte pour lui-même.... Peut-être faut-il continuer, dans certains milieux, à enseigner d'autorité : nulle part il ne faut contribuer à enseigner ce qui n'est pas conforme à la vérité. » Rien de plus juste. Nous avons à modifier la forme de notre enseignement suivant le degré de développement de ceux à qui nous nous adressons, mais non pas l'adapter, quant au fond, à des opinions qui ne sont plus les nôtres. Où je trouve M. Lelièvre trop absolu, c'est lorsqu'il réduit tout le problème à un choix nécessaire entre deux scandales : ou bien celui devant lequel reculent les théoriciens de ce dualisme inconsciemment immoral (étonnement, doutes, crise douloureuse de la foi), ou bien celui qui se produirait, sitôt ce dualisme découvert (anéantissement de toute confiance, explosion d'indignation et de reproches).

Dans la pratique, ce n'est pas tout à fait ainsi que le dilemme se pose. Disons mieux : il dépend de nous qu'il ne se pose pas ainsi.

¹ *Revue chrétienne*, 1^{er} juillet 1902, p. 22 et ss.

Observons d'abord que ce qui choque bon nombre de personnes ce n'est pas tant qu'un pasteur ait telle ou telle opinion : c'est qu'il se croie obligé de la rendre publique. Dans un journal religieux certaines questions avaient été traitées par un théologien d'ailleurs des moins subversifs. A une dame, mécontente de ce que le dit journal publiât des articles de théologie, un pasteur alléguait la nécessité de combler le fossé qui sépare la mentalité laïque de la mentalité pastorale. La dame de répondre : « Point du tout. Si vous avez, vous pasteurs, des idées qui ne sont pas les nôtres, vous feriez mieux de les garder pour vous. » Ce vœu est trop manifestement contraire aux exigences de l'égalité chrétienne pour que nous puissions nous y conformer. Mais il a la valeur d'un renseignement. Sans aller, comme cette dame, jusqu'à préconiser l'ésotérisme si justement condamné par M. Lelièvre, beaucoup de chrétiens seraient capables de nous en vouloir davantage de ce que nous ferions pour l'abolir que de ce que nous aurions fait pour le perpétuer. Autant l'on est attentif à souligner la moindre contradiction entre les exhortations du prédicateur et la conduite de l'homme, aussi peu l'on se soucie, en général, de vérifier l'accord de notre doctrine prêchée avec notre théologie de derrière la tête. Si les théories bibliques nouvelles suscitent de l'opposition parmi les chrétiens laïques, c'est presque toujours à la suite d'essais de vulgarisation ayant pour auteurs les pasteurs eux-mêmes. Il ne tiendrait qu'à nous, dans bien des paroisses, de prolonger indéfiniment l'équivoque d'un enseignement à l'ancienne mode subsistant à côté de vues personnelles toutes modernes. Je n'en conclurai pas, comme bien on pense, à la légitimité du procédé. Tout ce que je désire montrer, c'est qu'il ne faut pas exagérer, — s'il ne faut pas non plus méconnaître, — le danger de divulgation dont on nous menace. De ce côté-là, nous avons une certaine marge. Donc ne nous résignons pas à l'inaction, mais gardons-nous de toute mesure hâtive et précipitée.

Seconde remarque. Il est impossible d'arriver à une parfaite identité de conception entre le pasteur qui explique et

applique la Bible et le fidèle qui écoute ces explications et applications. Tout le monde connaît la belle page où Auguste Sabatier, pour montrer la subjectivité de la connaissance religieuse, passe en revue les représentations si diverses qu'éveillent les mots du Symbole : « Je crois en Dieu le Père, » dans une assemblée de gens de toute culture et de toute condition. Pareillement, comment voulez-vous que l'expression *Parole de Dieu*, qu'emploiera forcément le pasteur le plus avancé dans ses opinions critiques, ne soit pas prise, par l'immense majorité de ses auditeurs, dans un autre sens que par lui ? Il aura soin d'éviter la dangereuse synonymie qui trop souvent, dans le langage courant, identifie la Bible en tant que recueil et la Parole de Dieu. Il introduira ses citations bibliques, non pas par la formule trop imprécise : « La Parole de Dieu s'exprime ainsi, » mais par le nom de l'auteur ou le titre du livre. Néanmoins, ayant à parler à des affligés, il ne dépassera ni ne déguisera sa pensée en leur disant : « Ecoutez les consolations de la Parole de Dieu, » et en leur lisant, sous ce titre, un choix de passages empruntés aux psaumes, aux prophètes, aux épîtres, aux évangiles, à l'Apocalypse. Sous des formes diverses, les réconfortantes affirmations inspirées aux hommes pieux de l'ancienne alliance, à ceux de la nouvelle et au Sauveur lui-même par la conscience de leur union avec Dieu, sont « parole de Dieu, » méritent cette épithète aux yeux du croyant qui expérimente leur vertu et leur valeur. Les simples, cependant, ne poussent pas si loin l'analyse. Ces passages, ils les reçoivent comme divins, non pas à cause même du réconfort qu'ils y trouvent, mais parce que, dans leur pensée, la Bible qui les renferme est de Dieu et non pas des hommes. Cette notion trop matérielle de l'inspiration peut et doit se modifier à la longue. Mais jamais les mêmes mots n'auront le même sens pour des hommes de culture différente. Aussi n'y a-t-il pas lieu de s'alarmer de certains malentendus qui sont dans la nature des choses.

Et cela nous amène à une troisième observation, de nature également à tempérer les assertions trop catégoriques de

M. Lelièvre. Est-il bien sûr qu'on ne puisse affranchir de leurs préjugés les chrétiens laïques qu'en les scandalisant ? « Les prophètes, le Christ, les apôtres, les réformateurs ont scandalisé. » Oui, mais seulement à coup sûr. Si, en particulier, on réfléchit à ce qu'impliquait de conclusions hétéodoxes l'enseignement de Jésus-Christ, on s'émerveillera du tact qu'il lui a fallu pour ne pas scandaliser ses contemporains davantage. Les instructeurs, — s'il y en a, — qui érigent l'équivoque en système, sous prétexte de ne troubler personne, ont tort certainement. Mais leur théorie renferme ceci de vrai, c'est qu'en pédagogie — religieuse ou autre — plus fait douceur que violence. Vous vous trouvez au chevet d'une vieille femme malade. Elle n'a plus pour longtemps à vivre. Elle le sait et se confie simplement, pleinement en son Sauveur. Vous vous apercevez qu'elle a sur la religion en général et sur la Bible en particulier les idées les plus saugrenues. Elle croit à la vertu des textes qu'on tire au hasard d'une corbeille où ils sont inscrits sur de petits morceaux de papier. Elle serait capable de dire que le roi David savait mieux le français que les auteurs de la dernière révision des psaumes. Sans doute, vous préféreriez la trouver mûre pour un christianisme plus spiritualiste et moins superstitieux. Mais vous n'irez pas, je pense, la bouleverser en lui expliquant que la Bible n'est pas ce qu'elle s'imagine. Ce serait souverainement inutile et suprêmement inhumain. Vous ne regarderez pas à la représentation mentale, entachée de fétichisme, mais à la sincérité évidente du sentiment intérieur. Dans d'autres cas, certes, cette non-intervention ne se justifierait pas. Vous avez affaire, je suppose, à un bon piétiste qui se croit sauvé pour l'éternité parce qu'il accepte la doctrine orthodoxe de la substitution et ne doute pas de la littéralité de l'inspiration scripturaire. Vous ferez très bien alors d'ébranler cette foi toute de tête, du haut de laquelle il se figure pouvoir traiter d'incroyant et de rationaliste des hommes d'une piété infiniment supérieure à la sienne ; et vos connaissances critiques vous aideront grandement à le désabuser. Mais si, en présence de certaines illusions dangereuses pour les âmes,

il faut employer *parfois* les moyens révolutionnaires, on doit se garder d'y recourir lorsqu'il ne s'agit que d'obtenir un progrès intellectuel intéressant la foi sans doute, mais indirectement. A plus forte raison, lorsque, faute d'égards et de précautions, une foi authentique risque de s'évanouir avec la croyance imparfaite, grossière peut-être, à laquelle elle a fini par s'incorporer. S'il est un rôle que le pasteur ne doit pas envier, c'est bien celui des doctes personnages qui, après s'être donné beaucoup de peine pour démontrer à Sérapion que Dieu n'avait pas de corps, l'entendirent s'écrier dans les larmes : « On m'a enlevé mon Dieu ! »

A propos des exercices glossolaliques de la communauté de Corinthe, Paul posait cette règle : « Que tout se fasse pour l'édification. » Il sera permis d'en faire l'application à la question qui nous occupe, comme à toute autre concernant l'ordre intérieur et le gouvernement des Eglises. Autant le pasteur, en train d'étudier un problème d'histoire ou d'exégèse, doit veiller à bannir de son esprit toute préoccupation étrangère à la science elle-même, autant il importe qu'il subordonne l'utilisation pratique de ses recherches personnelles à un juste discernement du but religieux à atteindre. Donc, dans la prédication et dans la catéchèse, la critique biblique ne sera jamais envisagée comme un but, mais toujours comme un moyen¹, — moyen d'une appropriation plus normale et plus féconde des expériences de nos ancêtres dans la foi.

En vertu de ce principe, le prédicateur se souviendra que la chaire, où il monte chaque dimanche, n'est pas une chaire professorale. Il n'y discutera pas les questions techniques dont il a eu, pour son propre compte, à rechercher la solution. Là dessus, tout le monde est d'accord ; et ceux qui nous répètent sur tous les tons : « Pas de critique en chaire ! » se donnent une peine bien inutile, si c'est là ce qu'ils veulent dire. Autre chose est de prêcher comme si la critique n'existaient pas. Il faut que rien, dans les paroles du pasteur, ne contribue à entretenir dans l'esprit des fidèles des illusions

¹ Cf. Kautzsch, *Bibelwissenschaft und Religionsunterricht* (Halle a. S., Strien, 1900), p. 24.

dont il est lui-même revenu depuis longtemps. La phraséologie habituelle de nos sermons ne répond plus à l'état de nos connaissances ; il est indispensable de la reviser. Pour cela, quelques efforts, quelques sacrifices même sont nécessaires. Dans la composition, souvent si laborieuse, de nos prédications, les phrases qui nous viennent le plus naturellement au bout de la plume, ce sont de vieux clichés chers à notre paresse, chers peut-être aux oreilles routinières de nos paroissiens, mais qui ont l'inconvénient assez grave de ne signifier plus rien. Qui d'entre nous, prêchant sur un fragment de psaume postexilique, n'a jamais arrondi ses périodes par des phrases comme celles-ci : « Croyez-en, mes frères, l'expérience du roi David ? » Quels sont ceux qui, dans leurs sermons de Noël ont, renoncé à citer Esaïe, VII, 14, comme se rapportant à Jésus-Christ ? (J'admetts parfaitement, notez-le bien, qu'on applique à Jésus-Christ, en l'expliquant, le beau nom d'Emmanuel. Mais encore faut-il s'exprimer de manière à ne pas paraître attribuer au prophète lui-même cette application postérieure de ses paroles ; surtout ne faut-il pas, avec Matthieu, adopter la traduction fautive qui transforme en annonce de la naissance miraculeuse un texte absolument étranger à cette idée-là.) Pour éviter d'oiseuses répétitions, nous ne reviendrons pas sur les exemples que nous avons donnés d'emplois malheureux du recueil biblique ; nous insistons seulement sur l'absolue nécessité, pour le pasteur, de s'abstenir en chaire de tout ce qui peut en quelque mesure favoriser ces errements.

Ecartez l'erreur n'est d'ailleurs utile qu'à la condition de la remplacer par la vérité. Sans s'aventurer dans des digressions scientifiques qui dépasseraient la compréhension des neuf dixièmes de ses auditeurs, le prédicateur, par quelques mots simples, soigneusement pesés et judicieusement placés, peut leur inculquer de saines notions bibliques et surtout, — j'en reviens toujours là, — les habituer petit à petit à considérer la Bible sous un angle nouveau. « Il leur apprendra ainsi tout naturellement, dit M. Ch. Mercier, à s'adresser de préférence aux sources historiques les plus anciennes, à s'at-

tacher aux faits réels plutôt qu'aux produits d'une réflexion théologique tardive, à ne pas confondre le caractère historique et la valeur religieuse d'un passage et à assigner aux questions d'auteur leur place véritable. » Quelquefois même, dirai-je, l'exposé direct, sous une forme populaire, de certains résultats critiques, a sa place dans la prédication, à titre d'introduction explicative ou comme base d'un développement parénétique qui autrement demeurerait inintelligible. Ainsi, une homélie sur l'épisode de la femme adultère comporte une réponse précise à cette question : pourquoi ce fragment si original, et si digne d'être médité par des chrétiens, est-il mis entre parenthèses ou reporté en note dans les éditions modernes ? — éditions que plusieurs personnes de l'assistance peuvent avoir entre les mains. — Ainsi encore, à propos du quarantième chapitre d'Esaïe, il est indispensable de faire observer que ce chapitre et les suivants, où l'on voit la puissance babylonienne menacée par Cyrus, ont été composés non pas du temps d'Ezéchias, mais pendant l'exil. A cette condition seulement, on pourra montrer, dans les parades inoubliables : « Consolez, consolez mon peuple.... », le fruit magnifique de l'épreuve dans la conscience religieuse d'Israël ; et, de ces brèves considérations historiques, l'application pratique sortira sans effort ; c'est par la souffrance, par la ruine de nos illusions les plus chères, que notre piété s'éduque, s'épure, et s'élève à la possession d'une assurance qui ne trompe pas.

On voit qu'ici nous ne réclamons rien d'exorbitant. Il n'est pas un pasteur, à quelque tendance qu'il appartienne, qui, de temps à autre, pour faciliter l'intelligence d'un texte, ne croie devoir donner de petits aperçus exégétiques, chronologiques, biographiques, archéologiques ou autres. Tout ce que nous désirons, c'est que cette science qu'il utilise en chaire soit d'aujourd'hui et non pas d'il y a quatre-vingts ans.

Si maintenant nous en venons à l'enseignement religieux, nous voyons grandir et se préciser le rôle de la critique biblique. D'abord, par le fait même qu'il s'agit d'un enseigne-

ment : la vulgarisation de données historiques acquises est en place dans l'instruction proprement dite, mieux encore que dans la prédication. Ensuite, parce que c'est en nous adressant à la jeunesse que nous avons le plus de chances de réussir dans l'œuvre rénovatrice dont la nécessité s'est imposée à nous. Si dès à présent nous nous appliquons à faire pénétrer dans l'esprit des enfants des notions conformes à la véritable histoire, nos après-venants ne se heurteront plus aux obstacles qui trop souvent nous arrêtent. Ils auront affaire à une génération qui rira des timidités et des résistances de celle-ci. « En quoi l'enfant, écrit M. Kohler dans la *Vie nouvelle*¹, qui ignore ce qui s'enseignait avant lui, serait-il scandalisé par un enseignement qui n'est novateur que pour ceux qui le précédent ? » L'esprit de nos jeunes élèves ne risquerait d'être désorienté que s'ils recevaient de quelque autre côté des leçons en contradiction avec les nôtres. Mais un contrôle un peu attentif sur la façon dont nos moniteurs et monitrices s'acquittent de leur tâche, a pour effet, en unifiant l'enseignement, de parer à cette éventualité fâcheuse. Il y a, un peu partout, des parents qui surveillent les tâches et suivent les progrès de leurs enfants. Je ne crois pas cependant que de ce fait les chances de conflit soient considérablement augmentées. Surtout si, en pédagogues avisés, nous savons procéder, — du moins avec les plus petits, — par affirmations et non par négations, je veux dire si nous avons soin de présenter les faits tels que nous les comprenons, sans nulle mention d'opinions opposées. Ainsi la nouvelle méthode peut prévaloir sans avoir à heurter de front les positions de l'ancienne. Enfin, l'importance du rôle de la critique biblique dans l'instruction religieuse ressort de la grandeur des périls dont elle tend à garantir la foi de l'enfant. Je ne veux pas seulement parler des railleries et des blasphèmes qu'il peut entendre, à peine sorti du local où nous lui parlons de Dieu, et contre lesquels il se sentira incontestablement plus fort, si le christianisme qu'on lui a

¹ 1^{er} mars 1902, p. 88.

appris à confesser n'est pas inféodé, comme le dit M. Wilfred Monod, « à une théorie de l'inspiration qui défraie indéfiniment la polémique voltairienne et qui fait escorter chaque messager de l'Evangile par l'ânesse de Balaam et la baleine de Jonas¹. » Je pense aux doutes spontanés et presque inévitables que provoque dans les consciences enfantines l'enseignement obstinément orthodoxe et théopneustique de tant d'écoles du dimanche. Les adultes, en général, ont leur siège fait. Ils ne croient à rien ou acceptent tout, avec la même sérenité imperturbable. L'enfant, lui, réfléchit, se pose des questions, non pas tant, — chose remarquable, — sur l'exactitude de ce qu'on lui raconte, que sur les conséquences morales à en tirer. Le moi est haïssable. Je dois cependant évoquer le souvenir du travail pénible auquel se livrait ma pauvre tête de huit ans, pour concilier avec la justice de Dieu, qu'on me disait infaillible et absolue, l'idée, — soi-disant biblique, — qu'il avait fait payer les péchés des hommes à Jésus innocent. « Mon fils n'avait pas cinq ans, raconte M. Wilfred Monod², quand il m'a fait observer avec étonnement que Moïse, pour punir les adorateurs du veau d'or, les avait égorgés sur l'ordre de Dieu... Je compris que le moment était solennel. Dans l'âme de cet enfant, plein de droiture, le premier conflit venait de surgir entre la conscience morale et la tradition dogmatique... Fallait-il lui enseigner que ce qui est mal, partout ailleurs, est bien dans la Bible?... Mon hésitation fut brève. Et je lui répondis : « Moïse a *cru* que Dieu lui commandait cela, mais il se trompait ; car avant que Jésus-Christ soit venu dire aux hommes ce que Dieu voulait, les hommes ne connaissaient pas pleinement Dieu. »

Maxima puero debetur reverentia. Nous leur devons, à ceux qui sont l'espoir de nos Eglises, d'ainsi remettre les choses au point. Il est certainement beaucoup plus facile, pour un pasteur, de suivre l'antique ornière. Les manuels d'histoire sainte que nous possédons en français n'en sortent

¹ *L'Instruction religieuse du dimanche (Revue du christianisme social, juillet-août 1902, p. 436).*

² *Ibid.* p. 435.

pas, à l'exception d'un seul qu'on ne saurait trop recommander : celui de M. le professeur Montet de Genève¹. En outre, la méthode qui consiste à suivre servilement l'ordre des récits bibliques, sans nulle distinction de date et d'historicité, nous est devenue si familière, qu'il nous faut un effort pour y renoncer. Mais cet effort mérite d'être fait.

Il est bien évident qu'aux enfants dont l'âge et le développement correspondent aux divers degrés de l'enseignement primaire, nous ne pouvons que donner des résultats, soigneusement dépouillés de tout l'échafaudage scientifique qui aura servi à les édifier². Nous n'avons pas à leur expliquer comment l'étude des sources a conduit la science à modifier l'idée qu'on se faisait de l'origine de la législation et du culte en Israël, mais simplement à leur décrire l'œuvre de Moïse d'une manière conforme à cette modification. Nous n'avons pas à leur dire : ceci est de l'histoire, cela n'en est pas, mais seulement à leur représenter aussi historiquement que possible l'enchaînement des faits. En conclura-t-on qu'il faille biffer du programme de nos leçons tout récit légendaire ? Non, si d'autre part il sert d'expression à quelque grande vérité morale. Ainsi, quoiqu'il soit actuellement difficile de dire ce qu'il y a d'historique dans les pages relatives aux patriarches, personne ne peut sérieusement songer à les laisser de côté. Abraham, Isaac, Jacob, n'auraient-ils jamais existé, qu'il faudrait continuer à évoquer devant nos élèves ces grandes figures, représentatives du génie et de

¹ *Histoire du peuple d'Israël d'après l'Ancien Testament (Manuel destiné à l'enseignement religieux élémentaire)*, Genève, Eggimann. L'ouvrage de M. Fulliquet, *Les expériences religieuses d'Israël* (Paris, Fischbacher, 1901), est utile à consulter comme essai de vulgarisation, mais de vulgarisation supérieure. — Il va paraître une *Histoire sainte* de M. X. Koenig, et, de M. le prof. Westphal, un manuel intitulé : *Jéhovah. Les étapes de la révélation dans l'histoire d'Israël*.

² Sur toutes ces questions de mise au point, consulter l'ouvrage de Kautzsch, déjà cité, en part., p. 39 et suiv. L'auteur se place naturellement au point de vue de l'enseignement en Allemagne et ne s'occupe que de l'Ancien Testament. Mais son opuscule sera lu avec profit par tous les pasteurs et instructeurs religieux de la jeunesse, qui y trouveront une foule de données utiles et de judicieux conseils.

l'idéal de tout un peuple. Ce qui importe en reproduisant de telles narrations, c'est de mettre en pleine lumière les leçons qui s'en dégagent, conformément à l'intention pragmatique des rédacteurs, — si visible par exemple dans l'épisode du sacrifice d'Abraham. — A plus forte raison lorsqu'il s'agira des récits de la création et de la chute, devra-t-on faire en sorte que l'élève ait l'impression de se trouver en présence de hautes vérités magnifiquement exprimées, et non d'un vulgaire compte rendu.

Insisterons-nous ici sur les difficultés provenant de l'intellectualité rudimentaire de beaucoup d'enfants, sur la nécessité de tenir compte des différences qui existent à ce point de vue d'une classe et d'une localité à l'autre ? Pour marquer toutes les nuances à observer dans un enseignement religieux vraiment approprié à son but, il faudrait passer en revue une infinité de cas spéciaux. Bornons-nous à dire que si l'idéal est toujours de pouvoir montrer le pourquoi et le comment de ce que l'on enseigne, des explications de ce genre sont d'autant moins en place que l'on a affaire à des élèves moins développés.

Avec les plus avancés, il y a lieu d'entrer dans de brèves considérations sur la formation du recueil biblique, sur les raisons qui font douter de l'authenticité ou de l'historicité de tel écrit¹, sur les hypothèses émises au sujet de la composition de tel autre. C'est ainsi de plus en plus qu'on en use, dans les établissements d'instruction secondaire ou classique, à l'égard des livres que l'on fait traduire aux jeunes gens, des documents qu'on leur cite dans un cours d'histoire ou de littérature profane. Il ne faut pas qu'ils aient le sentiment, lorsqu'arrive l'heure assignée à l'enseignement reli-

¹ C'est, je crois, seulement devant les élèves des degrés supérieurs ou en tous cas moyens que nous pourrons, avec quelques chances d'être compris, « appeler histoire ce qui est histoire et tradition ce qui est tradition. » (Emile Dumont, *Les conditions de l'enseignement religieux dans les Eglises nationales de la Suisse romande, Revue de théologie et de philosophie*, janvier 1898, p. 28.) Les élèves des degrés inférieurs n'en doivent pas moins être instruits en tenant compte de cette distinction et de manière qu'ils soient préparés à la comprendre.

gieux, de quitter le domaine de la science pour celui des affirmations arbitraires. Rien n'est plus utile, à cet égard, que de leur faire chercher quelques-uns des passages qui servent d'appuis aux conclusions critiques actuelles. C'est un bon moyen pour les intéresser à ces sortes de problèmes et pour les habituer à feuilleter leur Bible avec intelligence.

L'instruction finale en vue de l'admission à la sainte cène ne comporte guère qu'un bref retour sur l'enseignement historico-biblique antérieur. Peut-être l'occasion ne serait-elle pas mauvaise de mettre entre les mains du catéchumène un catalogue raisonné des livres de la Bible, avec indication succincte de leur date, de leur contenu et de leur nature. Une notice semblable, très heureusement conçue, est annexée au catéchisme de MM. Emery et Fornerod¹. A signaler aussi les excellentes pages consacrées à la Bible dans le *Cours d'instruction religieuse, chrétienne, protestante*, de M. Lamarche², et dans l'*Essai d'éducation chrétienne* de M. Trial³. L'idéal, ce me semble, serait que cette notice fût imprimée à part, en un format identique à celui des Bibles portatives, et se composât de deux parties : 1^o Une liste des écrits de l'Ancien et du Nouveau Testament, dans l'ordre où nous les possédons, chaque titre suivi d'une caractéristique sommaire ; 2^o Un tableau chronologique et comparatif, indiquant approximativement l'ordre d'apparition de ces divers écrits, plus, — pour les livres historiques, — l'écart qui existe entre la date du récit et celle des faits racontés. Cette dernière indication jette un jour singulièrement éloquent sur le plus ou moins d'exactitude à attendre de chaque relation⁴. En possession de ce petit memento récapitulatif, jeunes gens et jeunes filles auraient toute facilité à s'en-

¹ *Le Royaume de Dieu. Exposition abrégée de l'Evangile à l'usage des catéchumènes* (Lausanne, Rouge, seconde édition, 1902), p. 95 et suiv.

² Paris, Fischbacher, 1900. Voir p. 7 et suiv.

³ Nîmes, Lavagne-Perrot, et Paris, Fischbacher, 1902. Voir p. 167 et suiv., p. 188 et suiv.

⁴ Cf. Wilfred Monod, *article cité*, p. 436.

servir comme d'un guide dans leurs lectures d'édification ; et le personnel enseignant des écoles du dimanche, et le personnel discourant des Unions chrétiennes, y trouveraient des points de repère grâce auxquels certaines bévues ne pourraient plus être commises.

Me voilà au bout de la tâche que je m'étais assignée. Appuierai-je en finissant, sur la condition indispensable au succès de l'œuvre dont je viens d'esquisser bien imparfaitement le programme, et qui est l'amour du pasteur pour cette Bible qu'il a mission de faire connaître et aimer ? Comme il n'y a à cet égard aucun désaccord possible, je préfère reprendre, — en manière de conclusion, — une objection très commune quoique cent fois réfutée, et à laquelle je n'ai pas encore directement répondu. Vous parlez, nous dit-on, des *résultats* de la critique. Mais quels sont-ils, ces résultats ? De quel droit employez-vous ce terme, quand nous voyons la science biblique modifier sans cesse ses positions ? A propos du rapport de M. Mercier cité plus haut, le *Christianisme* s'exprime comme suit¹ : « Il est permis de se demander si les questions débattues entre les critiques sont actuellement arrivées au point où il soit possible d'en tirer des conclusions pratiques pour l'instruction de l'Eglise et pour la pédagogie. » Ce raisonnement pèche à deux égards.

1^o D'abord, s'il est vrai que la critique biblique, comme toute autre science, ne peut pas et ne pourra probablement jamais se vanter d'avoir achevé son œuvre, il est incontestable néanmoins que certains points sont aujourd'hui élevés au-dessus de toute discussion. *A priori*, il n'y a rien d'impossible sans doute à ce que telle hypothèse qui nous paraît aujourd'hui toucher à la certitude, soit dans la suite abandonnée. Mais cela serait, comme l'observe très bien M. Vuilleumier², en vertu et au nom même de la méthode « qui sur

¹ Même numéro et même page.

² *Les résultats des travaux les plus récents relatifs à l'Ancien Testament et leur influence sur l'histoire de la religion d'Israël et sur la dogmatique chré-*

d'autres points vous a conduits à abandonner pour n'y plus revenir les positions traditionnelles. » Que cette méthode soit en train de triompher sur toute la ligne, on s'en rend compte en mesurant le chemin parcouru par ceux-là mêmes qui passent pour les authentiques défenseurs de la tradition.

2^o Ensuite, il faut demander aux partisans de l'expectative si tout est sûr et certain dans ce qu'ils enseignent eux-mêmes. L'enseignement, — élémentaire ou supérieur, — de n'importe quelle science est voué à un progrès lent, mais indéfini malgré ses intermittences. Quelles données oppose-t-on à celles dont nous confessons humblement le caractère de relativité ? Celles qui ont prévalu il y a un siècle, ou un demi-siècle, ou un quart de siècle, voilà tout. Du moment que l'on souscrit au principe de la réformabilité des opinions reçues et qu'on ne souhaite pas au protestantisme d'avoir lui aussi son concile du Vatican, on n'est pas fondé à repousser nos tentatives de faire passer dans la pratique des connaissances acquises au prix de tant de recherches sérieuses et impartiales. Nous convenons bien volontiers qu'il faut se méfier de certains emballlements et se montrer d'autant plus difficile en fait de preuves que ceux à qui nous nous adressons sont moins à même de vérifier nos dires. Si grande que soit, dans tout cela, la part laissée à l'appréciation subjective, ceci est vrai d'une vérité inattaquable : c'est que la science marche et que notre enseignement, — comme notre prédication, — doit marcher avec elle sous peine de déchéance.

tienne (Extrait de la *Revue de théologie et de philosophie*), Lausanne, Rouge, 1895, p. 64-65.
